

LETTRE III.

A une de ses Sœurs,

LA perte que nous avons faite de tant de parens & d'amis, ma très-chere Sœur, nous annonce que cette vie n'est réellement qu'une vie d'emprunt, & qu'il n'y a que Dieu qui possède essentiellement l'immortalité. Ce qui doit nous consoler, c'est que nous nous réunirons en lui, si nous nous attachons constamment à lui.

Les peines dont vous me parlez doivent vous être plus précieuses que des plaisirs, si vous avez de la foi. Le Calvaire est ici bas la place du Chrétien; & s'il monte sur le Thabor, ce n'est que pour un instant.

Ma santé se soutient toujours avec la même vigueur, parce que je ne la caresse ni ne la dorlote: quelquefois mon estomac voudroit être malade; mais je lui dis que je n'ai pas le temps, & il me laisse tranquille. L'étude absorbe toutes ces incommodités fourdes dont l'homme se plaint souvent; il arrive bien des fois qu'on n'est indisposé que par oisiveté: bien des femmes sont malades sans savoir où est leur mal, parce qu'elles n'ont rien à faire: on se laisse d'être trop bien, & cette satiété est accablante pour les gens du monde.

Je suis bien aise d'apprendre de bonnes nouvelles du petit Michel. C'est une plante qui, cultivée avec soin, donnera quelque jour d'excellens fruits. Tout dépend d'une

heureuse culture : on devient ordinairement tout, ou rien, selon l'éducation qu'on reçoit.

Vous vous lamentez de ce que nous ne nous voyons pas ; mais ce n'est ni notre figure ni nos paroles qui forment notre amitié. Pourvu que nos affections & nos pensées nous rapprochent, qu'il importe que nos personnes soient à des distances éloignées ! Quand on s'aime en Dieu, l'on se voit toujours, parce que Dieu se trouve par-tout : il doit être le centre de tous les sentimens, comme il est celui des esprits.

Je vous embrasse très-cordialement, & je sens tout le prix des Lettres que vous m'écrivez : elles me rappellent un pere que j'ai trop peu connu, & une mere dont la vie fut une leçon continuelle de

vertu. Je n'ai jamais manqué de me souvenir d'eux à l'Autel, non plus que de vous, ma très-chère sœur, dont je suis au-delà de toute expression, le très-humble & le très-affectionné, &c.



 LETTRE IV.

*A Monsignor BOUGAT, Camérier
secret de Sa Sainteté.*

MONSIGNOR,

Je ne manquerai point de me rendre à votre gracieuse invitation, comme chez quelqu'un qui réunit dans sa personne, l'esprit, la science & la gaieté. Si jamais la mélancolie vient à m'investir, je rechercherai vos aimables entretiens, dont Benoît XIV connoît tout le prix, & qui auroient fait sur Saül la même impression que la harpe de David. Vous avez le talent de narrer de la manière la plus rapide & avec le plus vif intérêt; des riens, par la tournure que vous

leur donnez, deviennent la matière d'une solide conversation.

Il y a du temps que nous ne nous sommes rencontrés à la Trinité du Mont: nos Peres Minimes François méritent qu'on leur fasse souvent des visites; on ne peut que leur être attaché, quand on aime les sciences & la société; & cet attachement ne fait qu'augmenter lorsqu'on vous trouve avec eux.

Quand vous viendrez me voir; je vous montrerai mes réflexions sur une cause qui vous intéressera. Il y en a de toute espece au Saint Office: les unes qui font rire; les autres qui font gémir; mais ne craignez point, je ne vous lirai pas ce qu'il y aura de plus triste. Le grand art de la société consiste

à servir les personnes selon leur goût.

La gaieté est le vrai Médecin des gens d'étude ; il faut dilater son esprit & son cœur , lorsqu'on s'est resserré dans un travail opiniâtre. L'épanouissement de l'ame est nécessaire comme celui des arbres , si l'on veut reverdir & fleurir ; mais il y a des personnes qui , semblables à des boutons de roses non éclos , n'offrent jamais à la vue que de l'écorce & des épines. Quand je les rencontre , je ne dis mot , & je passe vite dans la crainte d'en être piqué.

La gaieté nous empêche de vieillir ; on a toujours avec elle un air de fraîcheur , au lieu de cette pâleur & de ces rides que font naître les soucis.

Benoît XIV ne jouit d'une aussi bonne fanté , que parce qu'il est toujours extrêmement gai ; il quitte sa plume pour dire quelques bons mots , & il la reprend sans jamais se fatiguer.

Vous avez très-bien fait d'enter la gaieté italienne sur la gaieté françoise : c'est le moyen de vivre cent ans. Je vous les souhaite , étant plus que je ne puis dire , Monseigneur , votre très-humble , &c.



LETTRE V.

Au Révérendissime Abbé du Mont-Cassin.

RÉVÉRENDISSIME,

Vous me faites trop d'honneur en voulant bien me consulter sur la date de vos deux manuscrits : je les crois du neuvieme siecle, par la comparaison que j'en fais avec l'écriture de ce temps-là ; on y cite d'ailleurs un de nos Auteurs qui vivoit alors, que peu de personnes connoissent, & dont il nous reste quelques fragmens sur le Sacrifice de la Messe.

Il est bien généreux de votre part de vouloir prendre sur ce sujet les petites lumieres d'un petit Franciscain, pendant que
vous

vous êtes le Chef d'un Ordre qui connoît parfaitement l'antiquité, & qui, dans toutes les parties du monde, en a donné les preuves les plus éclatantes & les plus honorables.

Nous ferions les plus ineptes sans les Bénédictins, disoit Innocent XI (*Odes Calchi*). Outre qu'il firent la gloire du S. Siege & des différentes Eglises pendant des siecles entiers, ils ont encore été les Peres & les Conservateurs de l'Histoire. C'est chez eux que les Monarques trouverent les titres les plus augustes & les plus intéressans, & que la science & la foi se conserverent sans interruption, comme le dépôt le plus précieux, pendant que le nuage le plus épais paroissoit ombrer l'u-

nivers. On ne les vit jamais, quoique riches & puissans, cabaler dans les Royaumes, ni se livrer à aucune intrigue préjudiciable aux Etats; ils leur furent au contraire d'un grand secours: aussi pouvons-nous dire, malgré tous les biens & tous les honneurs dont ils jouissent, que la reconnoissance publique ne les a pas encore payés.

Si je puis répondre à vos desirs, je me rendrai volontiers dans cette solitude célèbre, d'où il est sorti un monde entier de Saints & de Savans. Il semble qu'en foulant le sol qu'hahiterent les grands hommes, on participe à leur mérite.

Il seroit impossible de rien ajouter au profond respect avec lequel je suis, &c.

A Rome, le 5 Mars 1748.

 LETTRE VI.

*A M. STUART, Gentilhomme
Ecoffois.*

JE vous ai suivi en esprit, mon très-cher Monsieur, & sur la Mer & sur la Tamise. Tant qu'il n'y aura que mon ame qui voyagera dans l'Angleterre, on ne m'insultera point; au lieu que si j'y allois en personne & en habit religieux, Dieu sçait comment la populace m'accommoderoit. Convenez que les Papes sont de bonnes gens; car s'ils vouloient user de représailles, ils exigeroient qu'on laissât entrer à Londres tout Prêtre & tout Religieux avec son habit, ou ils ne recevraient à Rome aucun Anglois. Et qu'est-ce qui seroit

bien attrapé ? Vous le premier, mon cher Monsieur, qui aimez à visiter l'Italie de temps en temps ; mais je le ferois encore plus que vous, je le proteste ; & vous pouvez m'en croire, car je suis sincèrement attaché à la Nation Angloise, qui a toujours chéri les sciences singulièrement, & avec laquelle on trouve beaucoup à profiter. Nous perdriens trop, si nous étions privés de la voir en détail : j'ai une passion décidée pour vos grands Poètes & pour vos grands Philosophes : on est sublime avec eux, & l'on voit le monde sous ses pieds. Je fais quelquefois des visites nocturnes à Newton : dans ce temps où toute la nature paroît endormie, je veille pour le lire & pour l'admi-

rer. Personne ne réunit comme lui la science & la simplicité. C'est le caractère du génie, qui ne connoît ni la bouffifure, ni l'ostentation.

Je compte que vous m'apporterez à votre retour le petit manuscrit de Berelay, cet illustre fou, qui s'imagina que le monde n'avoit rien de matériel, & que tous les corps n'existoient qu'idéalement. Quel spectacle pour la raison, si tous les Savans qui s'égarerent dans leurs opinions se trouvoient réunis, & que cette raison, après avoir gardé l'*incognito*, vint à les éclairer de ses rayons ! comme ils seroient surpris, & en même temps attérés ; eux qui avoient la vanité de se croire plus qu'inspirés ! Le monde fut de tout temps livré aux dis-

putes & aux erreurs; & l'on doit se trouver bien heureux au milieu de tant de nuages & de contradictions, d'avoir une lumière sûre pour prendre le droit chemin; je parle du flambeau de la Révélation, qui, malgré tous les efforts de l'incrédulité, ne s'éteindra jamais. Il en est de la Religion comme du Firmament, qui nous paroît quelquefois obscur, mais qui n'en est pas moins radieux. Les passions & les sens sont des vapeurs qui s'élevent du sein de notre corruption, & qui dérobent à la vue les clartés célestes; & l'homme qui réfléchit, sans s'alarmer, ni s'étonner, attend le retour du beau temps. Ne devrait-on pas savoir que les brouillards, formés par les Celse, par les Por-

phyre, par les Spinoza, par les Collins, par les Bayle, se sont dissipés, & que ceux de la philosophie moderne auront la même destinée? Il a paru dans chaque siècle des hommes singuliers, qui tantôt avec les armes, & tantôt avec le fanatisme, ont semblé devoir anéantir le Christianisme; & ils ont passé comme ces tempêtes, qui ne servent qu'à faire paroître le Ciel plus ferein.

C'est parce qu'on n'a point de principes, qu'on se laisse éblouir par des sophismes; on regarde des objections pitoyables, comme tout-à-fait insolubles, par la raison qu'on ne fait rien. Dans la Religion tout est lié, tout est combiné; & pour peu qu'on laisse échapper une vérité, on ne trouve

plus que des abymes & des ténèbres : l'homme , au lieu de conclure à la vue des merveilles dont il jouit , que Dieu peut sans doute lui donner des biens encore plus admirables après cette vie , juge que la Divinité toute puissante qu'elle est , ne peut aller plus loin , & que ce monde est nécessairement le *nec plus ultra* de sa sagesse & de son pouvoir.

Je voudrois voir un ouvrage qui prouvât d'une maniere démonstrative , & il seroit facile à faire , pourvu qu'on eût de la physique & de la théologie , que l'univers , tel que nous le connoissons , est vraiment une énigme sans la Religion. Il n'y a qu'elle qui puisse nous rendre compte , & de l'immensité de ces cieux , dont
l'incrédule

l'incrédule ne peut deviner l'usage , & des miseres que nous souffrons , dont le Philosophe ne peut trouver la cause , & des desirs toujours renaissans qui nous agitent , & dont nous ne pouvons calmer l'impétuosité.

Nous avons quelquefois ébauché ces grands sujets , quand nous discourions familièrement ensemble , tantôt à la Vigne Borghese , & tantôt à la Vigne Négroni. Ce temps a passé , & une partie de notre vie avec lui ; parce que tout passe , excepté l'attachement sincere avec lequel je suis de tout mon cœur , mon très-cher Monsieur , &c.

A Rome, ce 13 Mai 1748.



Partie I,

E

LETTRE VII.

A la Signora BAZARDI.

NE me consultez pas, je vous prie, sur l'état religieux que votre fils veut embrasser: si je vous dis qu'il ne peut mieux faire, vous croirez que c'est un homme intéressé qui vous parle pour son Ordre: si je vous réponds au contraire, qu'il fera bien de n'y pas penser, vous présumerez que je suis un Religieux dégoûté de mon état, ou convaincu que la vie claustrale est pleine de miseres. Ainsi, Madame, je ne dis ni oui, ni non. Chaque objet a deux faces; il s'agit de connoître quelle est la meilleure, & de l'adopter. Si je prévoyois qu'un Postulant

dût devenir un grand sujet pour la science & pour la piété, je ferois tous mes efforts pour le décider; mais comme je ne fais ce que cela deviendra, je suis très-réservé, & je ne conseille jamais à personne de se faire Religieux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 13 Mai 1748.

